

## 1. Covid 19, un phénomène naturel

Il est utile de rappeler que la transmission de virus de l'animal à l'Homme est un phénomène naturel et fréquent.

Après la contamination mortelle, en 2012 en Californie, de plusieurs campeurs par un hantavirus transmis par des rongeurs, Alice Dautry<sup>1</sup> déclarait : « Des dizaines de virus sont transmis à l'Homme par l'animal. » L'Institut Pasteur estime que 62% des maladies infectieuses humaines sont d'origine zoonotique et, de 1940 à 2004, au moins 84 virus sont passés de l'animal à l'Homme. Heureusement, dans beaucoup de cas, il n'y a pas ensuite de transmission entre humains. Mais une mutation du virus rend parfois celle-ci possible et, bien sûr, le virus ne connaît alors pas de frontières.

Une piste sérieuse pour identifier le départ de la pandémie Covid serait la transmission du coronavirus par une chauve-souris. Dans une analyse semblable, les biologistes estiment que l'origine ("le réservoir") du virus Ébola est une chauve-souris connue d'Afrique de l'Ouest. De plus, un ami qui habite en Guyane me disait que, là-bas, les indiens rappellent souvent une recommandation ancestrale : « Quand vous vous mettez à l'abri, ou que vous passez la nuit dans un carbet, vérifiez bien que vous n'allez pas vous arrêter sous des chauves-souris : par leurs fluides biologiques elles peuvent transmettre des maladies graves. » Enfin, de façon tout à fait opposée, les chauves-souris sont aussi un mets traditionnel dans certains pays d'Asie et d'Afrique.

Pour ce qui est de l'origine de la pandémie actuelle, dans l'état actuel des connaissances et bien que ce soit encore parfois affirmé, il est donc difficile d'incriminer directement les désordres écologiques d'origine humaine.

## 2. Sapiens et le bien commun

*« Deux choses emplissent le cœur d'une admiration et d'une vénération toujours nouvelles et croissantes [...] le ciel étoilé au-dessus de moi et la loi morale en moi » (E. Kant)*

L'historien et sociologue Arnold Toynbee définit l'Homme comme la seule créature ayant vraiment développé une conscience et une morale collective (même si on peut en observer des manifestations limitées chez certains animaux). À la suite de plusieurs paléosociologues, Yuval Noah Harari présente la morale comme la construction humaine ayant permis le déploiement de la vie en société, donc un puissant avantage indirect de survie, à travers la collectivité (l'absence d'avantage individuel, direct et évident des comportements sociaux "altruistes" posait d'ailleurs problème à Darwin.)

<sup>1</sup> Alice Dautry était alors directrice générale de l'Institut Pasteur – *La Lettre de l'Institut Pasteur*, n°79, décembre 2012



Toute communauté humaine peut être envisagée comme un *Bien Commun* en soi ou, de façon plus commode pour la suite de notre propos, comme structurée autour de plusieurs *Biens Communs*. Chacun de ceux-ci détermine des règles morales, des pratiques spécifiques et, le plus souvent, des rites qui, ensemble, assurent sa continuité.

Partons d'un exemple banal : la famille. Celle-ci est une société humaine qui apporte à ses membres, entre autres, une protection mutuelle. Mais chacun y a aussi des devoirs à travers des règles de cohabitation reconnues par tous (y compris dans la critique violente que peuvent parfois en faire les adolescents en quête d'émancipation). Elle est un *Bien Commun*, et elle présente les aspects essentiels de tout bien commun par un double lien avec ses membres :

- Chaque membre en est *bénéficiaire-consommateur* ;
- Chaque membre en est aussi *contributeur-protecteur*.

Avec ce double lien, la cohésion sociale de la famille s'organise à partir de règles morales et de pratiques très concrètes, y compris des rites, comme les repas en commun.

Règles morales et pratiques communes définissent et font vivre la société humaine.

Chaque personne fait partie de nombreuses sociétés humaines : la famille, le village ou le quartier, l'entreprise, des associations... jusqu'à la communauté la plus large : l'humanité entière. La taille de la communauté rend plus ou moins direct et plus ou moins évident le double lien entre la personne et les biens communs, en particulier en ce qui concerne l'équilibre entre ses deux composantes de contributeur-protecteur et de bénéficiaire-consommateur.

Par exemple dans une T.P.E., constituée d'un artisan assisté de quelques compagnons, chacun se considère spontanément acteur coresponsable direct de la vie, parfois même de la survie de l'entreprise (on se rapproche d'une aptitude globale darwinienne). Pour des organisations de plus en plus larges, le lien devient couramment de plus en plus flou et surtout de plus en plus dissymétrique : beaucoup ne considèrent plus que leurs droits de bénéficiaire-consommateur, en oubliant les devoirs qui y sont liés. Aristote dénonçait déjà cette "tragédie des communs".

### **3. La santé, bien individuel et bien commun**

Bien évidemment, la santé est d'abord perçue par chacun comme un bien individuel, avec ses injustices criantes, génétiques ou conséquences des aléas de la vie. La pandémie de Covid nous rappelle brutalement que c'est aussi un bien commun à travers ce qu'on appelle la santé publique.



Au niveau du pays, cette dernière repose sur le “système de santé” national, avec deux composantes majeures, de nature très différente :

Se présente d’abord un volet curatif, qu’on peut appeler le “système médical” avec les médecins, les personnels de santé en général, les hôpitaux, et aussi ce qui en assure l’accès au plus grand nombre : l’assurance maladie. Pour cette composante, l’usage par chaque bénéficiaire- consommateur est évident ; par contre, le rôle de contributeur-protecteur s’exerce principalement à travers une cotisation financière, finalement peu perceptible au quotidien. Dans la crise que nous traversons, les remerciements quotidiens aux personnels de santé sont éminemment justifiés et admirables, mais ils sont aussi le signe d’une externalisation : « Merci à vous de faire le travail ! » Ou, dans une traduction plus détaillée : « C’est bien qu’il y ait des experts pour ça ; merci à la *logique exodistributive*<sup>2</sup> du système médical. »

S’y ajoute un volet préventif et éducatif, un système moins visible et pourtant essentiel constitué de réglementations et comportements d’hygiène quotidienne : la sécurité sanitaire, avec des règles précises, comme son large volet réglementaire de sécurité alimentaire, complétées par des recommandations plus larges sur les modes de vie sains à adopter. La plupart de ces pratiques sont devenues tellement culturelles et allant de soi, que fréquemment, elles ne sont plus perçues qu’à travers le constat de manquements évidents (“Va te laver les mains !”...). La perte de conscience de l’importance vitale de multiples actions “invisibles” est particulièrement flagrante dans le cas de la sécurité alimentaire, avec un commentaire trop souvent entendu : « Autrefois, la nourriture était plus naturelle et plus saine... » Vraiment ? Plus naturelle, sans doute, mais, jusqu’aux cinquante dernières années, le plus souvent considérablement moins saine que la nourriture actuelle<sup>3</sup> !

Avec le Covid, les messages permanents des autorités mais aussi et surtout les actions concrètes dans lesquelles nous sommes personnellement engagés, comme le confinement et les gestes barrières, nous rappellent notre rôle quotidien de contributeur-protecteur du bien commun qu’est la santé publique. Apparaît ici une *logique endocontributive*: une co-construction et une coresponsabilité de tous.

<sup>2</sup> *Mouvancehappymorphose.com, carnet n°8* : « Distributif désigne un système où une entité identifiable, localisée, extérieure au système, distribue dans le système tous ses apports. Un système contributif désigne un système dont chacune des entités contribue en interaction avec toutes les autres à lui offrir un apport global sans intervention externe » (Pierre Giorgini)

<sup>3</sup> Par exemple, c’est la qualité déplorable de l’eau dans tout le pays au XIX<sup>ème</sup> siècle qui fait dire à Louis Pasteur : « Le vin est la plus saine des boissons » ; les immenses progrès réalisés n’enlèvent d’ailleurs rien à la légitimité de dénoncer, aujourd’hui, les excès d’une agriculture trop “chimique”.



## **4. La coresponsabilité nourrit les initiatives convergentes**

Un rééquilibrage des rôles de bénéficiaire-consommateur et de contributeur-protecteur d'un bien commun soutient la métamorphose humaniste en permettant à chacun de devenir co-créateur de la communauté.

En le disant autrement, toute initiative endocontributive fait naître ou renforce une communauté. Chaque contributeur est alors reconnu comme personne et comme membre de cette société humaine.

Ce sont principalement les actions, et en particulier les pratiques collectives, même simples (porter et voir porter un masque), qui font évoluer les modèles mentaux. Elles façonnent notre conception des droits et devoirs de chacun, donc les "lois morales" de la société dans ce domaine. L'action permet de dépasser le simple accord, le plus souvent passif.

Mieux, le sentiment d'appartenance va rapidement au-delà de la seule conformité aux règles communes, il inspire plus de coopération, souvent même au-delà des limites du domaine initial exact, et fait émerger des *initiatives convergentes*. Les initiatives convergentes sont à la fois un puissant moteur de progrès dans une communauté, et l'expression d'un réel engagement proactif. La coresponsabilité du bien commun devient véritablement dynamique!

Dans la crise Covid, on a effectivement pu observer de nombreuses initiatives directement liées à la lutte contre la propagation de la maladie (comme la fabrication artisanale de masques) et aussi, c'est là le plus intéressant, de multiples initiatives "induites", individuelles et souvent aussi collectives (comme une équipe qui décide de faire les courses pour les seniors d'un quartier). Ces dernières prennent soin d'un bien commun plus large que la stricte santé : le bien-être de tous. L'attitude de contributeur-protecteur se propage au-delà de son cadre initial.

Avec cette logique sous-jacente, on voit que chaque observation d'initiatives endocontributives est un "signal faible" pertinent de la métamorphose humaniste.

## **5. Comment favoriser l'attitude endocontributive et les initiatives convergentes**

Pour susciter les comportements souhaités, le minimum requis est de réunir un groupe autour d'une ambition partagée (limiter la crise et mieux vivre durant celle-ci) et que chacun ait le sentiment de disposer de suffisamment d'espaces de liberté pour agir (pour tous ceux qui n'étaient pas pris par le télétravail, le confinement a indirectement créé ces marges de manœuvre).





Un tel contexte favorable se traduit d'abord par des initiatives locales. Possiblement, elles pourront ensuite s'élargir par diffusion en réseau et duplication, dans une logique d'agrégation de responsabilités locales.

Enfin, dans une collectivité endocontributive dynamique, le pouvoir de régulation s'agence en logiques d'encouragement et de coordination, en un mot en facilitation. Il s'agit de susciter et soutenir les initiatives convergentes, de canaliser les énergies sans jamais leur faire barrage. La régulation est parfois partagée entre tous les membres, mais le plus souvent assurée par une ou quelques personnalités qui émergent naturellement et deviennent de fait *primi inter pares* dans ce rôle. Elle permet l'avènement d'un cercle vertueux, basé sur la confiance partagée, qui renforce peu à peu l'engagement de tous. Le ou les leaders qui se détachent exercent de fait une mission de promoteur et gardien de la métamorphose humaniste au sein de leur communauté.

On peut observer qu'une telle transformation du rôle du leader, de chef traditionnel à facilitateur, se propage depuis dix à quinze ans, lentement et progressivement mais de plus en plus solidement, dans le management<sup>4</sup>, que ce soit dans les entreprises ou dans les organisations publiques locales.

Mais l'évolution n'est pas encore concluante au niveau de l'État. Une fois encore, c'est le local qui fera évoluer le global.

## **6. Un apport durable à la métamorphose ?**

On le voit donc, la crise Covid modifie des comportements et invite à des prises de conscience qui, pour une large partie, sont congruentes avec la métamorphose humaniste. Mais avec quelle durabilité ? N'oublions pas combien l'essentiel des changements qui ont suivi les attentats de 2015 a été fugace<sup>5</sup>.

Deux questions se posent :

- À court terme, quelles prises de conscience et nouveaux comportements survivront-ils ?
- Au-delà de la crise, y-a-t-il des transformations amorcées qui peuvent accélérer la métamorphose, ou au contraire des réactions qui peuvent la contrarier ?

<sup>4</sup> Christian Maisonneuve, *La performance de l'entreprise, une histoire d'amour*, Éditions StudyramaPro, 2020.

<sup>5</sup> Les policiers et gendarmes étaient applaudis !



En réponse à la première question, on peut imaginer que, rapidement et comme au Japon, de nombreuses personnes décideront de porter un masque dans l'espace public, voire à la maison, dès qu'un rhume survient, sans attendre une recommandation nationale. C'est plus important qu'il n'y paraît : là aussi c'est à travers un geste concret que la valeur morale alimente une plus large prise en compte des autres dans de multiples réflexes quotidiens. Et finalement détermine un mouvement marginal mais solide vers l'altruisme.

Dans l'entreprise par contre, à court terme, il est à craindre que la crise économique favorise un repli sur des modes de fonctionnement plus directifs et rigides, comme je l'ai trop souvent observé ces dernières années, à chaque fois qu'une période difficile se présente.

À plus long terme, on peut espérer une certaine persistance de la prise de conscience de la responsabilité de chacun dans la robustesse du bien commun "santé publique", qui dépasserait le port du masque en cas de rhume. Pourra-t-on utiliser ce premier pas pour élargir le mouvement à d'autres biens communs ? Localement, dans des approches didactiques et ciblées, c'est probable, mais qu'en sera-t-il au niveau de la planète ?

Dans l'entreprise, à rebours des craintes précédentes, les expériences vécues lors du confinement, par exemple un équilibre travail/vie privée différent ou l'engagement dans des activités endocontributives, pourraient aussi renforcer une "pression populaire" diffuse et durable, qui invite à un management plus ouvert et plus respectueux des personnes. Dans une majorité des cas, il apparaîtrait alors un gain substantiel pour l'entreprise aussi : une meilleure valorisation de la créativité de tous.

Au niveau local, la persistance d'activités sous forme de nouvelles associations, voire d'entreprises, ayant une vocation de service au public est de même hautement probable. C'est là-aussi un pas vers une société plus humaniste.

Au niveau national, on a beaucoup parlé de rapatriement de productions lointaines. Dans son dernier livre, Ester Duflo estime qu'une relocalisation massive exigerait un surcoût d'environ 2,5% pour les États-Unis, peut-être un peu plus pour l'Europe<sup>6</sup>. Je la cite car c'est ce léger surcoût, assez concret pour ne pas rester absolument transparent, qui peut faire émerger un accroissement de conscience, peut-être incrémental seulement, du rôle de contributeur-protecteur de chacun.

<sup>6</sup> Ester Duflo, Abhijit Banerjee, *Économie utile pour des temps difficiles*, Le Seuil, 2020.



Bien sûr, il serait utile de multiplier encore les exemples et, dans tous les cas, l'analyse doit se limiter à des tendances générales qui ne sont en aucun cas des mouvements unanimes. En effet, pour chaque point cité ci-dessus, on peut aussi rencontrer des exemples locaux à l'exact opposé, raisonnables ou pas, et jusqu'au pire : sur les réseaux sociaux certains refusent le port du masque, jugé absolument inacceptable car dénonciateur d'une perte de virilité !

Mobiliser toute notre socioperception, individuelle et collective, pour bien identifier les moteurs de coopération activés au cours des dernières semaines et envisager leur extrapolation à d'autres domaines, au-delà de la crise, voilà ce qui paraît être une piste des plus utiles pour définir des façons concrètes de soutenir et élargir les éléments de métamorphose humaniste entr'aperçus.

## **7. Conclusion**

La crise Covid fait évoluer nos modèles mentaux, elle nous fait expérimenter des comportements différents et nous questionne dans au moins dans trois champs extrêmement structurants de la vie humaine.

Notre relation au temps et notre relation aux autres : dans ces deux domaines, elle nous pousse à mieux distinguer l'essentiel de l'important, puis du secondaire.

Notre relation au monde : beaucoup ont mieux pris conscience de leur double rôle de bénéficiaire- consommateur, mais aussi de contributeur-protecteur d'un bien commun, la santé publique. Pour certains, des initiatives induites ont élargi le mode endocontributif à une approche plus large du bien-vivre ensemble.

Ces questionnements et évolutions plus concrètes sont souvent congruents avec la métamorphose humaniste, mais il est difficile aujourd'hui de prédire la profondeur et la durabilité du changement. Qu'en restera-t-il dans quelques mois ou quelques années ? C'est probablement à partir de la promotion d'initiatives endocontributives simples, en ligne avec les moteurs de coopération stimulés par la crise, que le mouvement observé peut perdurer ou, mieux encore, se renforcer.

\*\*\*\*\*

Christian Maisonneuve

